

VOLTAIRE

Zadig ou la destinée
Micromégas
et autres contes

TOME II

FACE, COMMENTAIRES ET NOTES
DE J. VAN DEN HEUVEL

PRÉFACE *

La condition de sage est bien dangereuse.

J.-J. ROUSSEAU.

RAREMENT existence fut aussi pleine et mouvementée : d'une famille parisienne et bourgeoise — le père est notaire au Châtelet — naît en 1694 François-Marie Arouet, chétive créature vouée à un destin précoce. A dix ans, enfant terrible prodige, il entre chez les jésuites, y fait des études étourdissantes, tout en rimant mille riens inimitables, sous les yeux éblouis et indulgents de ses maîtres — il leur en gardera toujours une impertinente affection ; dès douze ans, alors qu'il est en cinquième, son vieux parrain l'abbé de Châteauneuf l'introduit dans la société des Vendôme au Temple, faisant probablement de lui, en même temps que le cadet des humanistes, le plus jeune libertin de France. A peine adolescent, il s'est attaché ceux qui seront les amis de sa vie, d'Argental, les d'Argenson, l'aimable Cideville : le voilà déjà tout entier lui-même, au sortir du collège, avec ses sympathies profondes, ses aversions impitoyables : on tourne le dos à la

* Voir, du même auteur, la préface à *Candide*, tome I des contes de Voltaire.

profession paternelle, « ne voulant point d'une considération qui s'achetât » ; on ne veut devoir son rang qu'à sa plume, on sera homme de lettres et homme du monde. A dix-huit ans, les frasques commencent, avec les ennuis, mais aussi les profits qu'on en retire. Le bon parrain est mort, mais son frère est nommé ambassadeur à La Haye : François-Marie l'accompagnera en qualité de page. Il fait bientôt scandale à Amsterdam pour avoir voulu enlever, et convertir, la charmante et calviniste Pimpette du Noyer. Un retour s'impose, hâtif, vers la capitale, et un stage dans l'austère étude de maître Alain, au cours duquel il s'attache Thiriot pour la vie. Mais à peine rentré, nouvelle affaire : il s'est attaqué au très officiel Houdard de La Motte, et lui assigne, dans *Le Bourbier*, une place des plus dérisoires au pied du Parnasse. Il faut éloigner d'urgence le jeune imprudent à Saint-Ange, chez M. de Caumartin. Il y gagne cette fois la compagnie d'un hôte de marque et mille anecdotes inestimables sur la Cour du Grand Siècle. L'année suivante (1716), rentré à Paris et toujours dévoré de malice, il vise cette fois au plus haut en décochant ses flèches sur le Régent en personne. La riposte vient, assez bénigne : un exil semi-officiel à Sully-sur-Loire, où il mène, dans un tourbillon de nuits blanches, la plus opulente des vies de château. Cependant, il s'acharne sur son prétendu bourreau, et passe de la railerie à l'outrage. Les vers latins d'une satire (« *Puero regnante...* ») lui valent un embastillement de onze mois. Près d'une année, cet instable va méditer sur l'inconvénient de demeurer dans une chambre. Mais quand il sort, il s'est acquis la consécration des « grands genres » : une tragédie, l'*Edipe*, qui va aux nues (1718), et un poème épique, *La Ligue*, dont il fera plus tard *La Henriade* ; un nom, enfin, qui sonne clair et haut, Voltaire. Par un coup

de maître, il tire sa faveur du récit de sa disgrâce, et son poème *De la Bastille* le réconcilie avec le Régent. Désormais, jusqu'à la trentaine, il va mener l'existence d'un poète à la mode, prié de château en château, accumulant les liaisons flatteuses, encensant la Cour, assagi, un peu affadi aussi dans l'aisance et la frivolité : un nouveau Fontenelle. La bastonnade que lui fit infliger le chevalier de Rohan, pour avoir porté trop haut l'insolence du roturier, l'arrache heureusement pour lui à ce conformisme de salon. La menace de la Bastille, derechef, s'appesantit sur sa frêle personne. Il troque la prison contre un nouvel exil, et s'en va chercher refuge en Angleterre (1726-1728).

A côté de ces « Welches » asservis et prétentieusement frivoles, les Anglais « pensent profondément » et connaissent la liberté. Voltaire adhère avec frénésie à leur civilisation, dans la mesure où il se sent rejeté par la sienne, et son enthousiasme prend très rapidement l'allure d'une revanche. Il transporte à Londres le rythme de son existence parisienne, apprend la langue, converse librement avec les whigs et les tories, dîne avec un évêque, soupe avec un quaker, va le samedi à la synagogue et le dimanche à Saint-Paul, passe de la cour à la Bourse avec sa mobilité coutumière, retrouve Bolingbroke, rencontre le Lord-Marchand Falkener, Walpole, Swift, Pope, Young, Berkeley et Clarke, et s'engoue à son tour pour les idées : sur ce monde plane l'ombre impressionnante de Locke et de Newton. Pourtant, dès que le retour devient possible, le banni se réinstalle, en sourdine d'abord, puis bruyamment, dans la société parisienne. Les scandales reprennent, et chaque année qui passe en apporte un nouveau, de grande allure. Ils s'appellent désormais *Les Adieux d'Adrienne Lecouvreur* (1730), *L'Histoire de Charles XII* (1731),

l'Épître à Uranie (1733)... En 1734, enfin, ces « fichues » *Lettres anglaises*, selon sa propre expression, qui ont le tort d'être trop « philosophiques » : libraire arrêté, livre brûlé, et pour recommencer la ronde infernale, à nouveau la perspective de la Bastille. Cette fois, c'est la fuite quasi définitive : le Parisien consommé qu'était Voltaire ne résidera plus guère à Paris.

Il est vrai que la retraite lui sera assez douce : il vient de rencontrer la marquise du Châtelet, et c'est avec elle, chez elle, dans une propriété de Champagne qu'il va longtemps « se terrer » à quelques lieues de la frontière lorraine. Il a quarante ans, et devant lui s'ouvre la période heureuse de Cirey. Émilie est adorable, mais sérieuse aussi : elle donne dans les austères délectations de la science, sachant beaucoup de latin et encore plus de mathématiques. Ses amis sont des maîtres à penser, et non des moindres, Maupertuis, Clairaut, Koenig, voire le séduisant Algarotti, ce « newtonien à l'usage des dames ». Pour ne pas demeurer en reste, Voltaire s'attaque à la physique, à l'astronomie, manipule sextants, cornues et télescopes, écrit les *Éléments de la philosophie de Newton* (1738). Émilie est sérieuse, mais elle aime aussi à plaire et à être distraite. Quand le « bonhomme du Châtelet », fort peu encombrant d'ailleurs, s'est retiré après le souper dans son appartement, la fête spirituelle commence : on discute, on fait la lecture, on joue la comédie avec les invités. Voltaire se déchaîne, raconte des histoires drôles, montre les marionnettes ou la lanterne magique... Cette existence dura plus de dix années. Dix années de travail et de confort : l'écho des querelles extérieures n'arrivait plus qu'atténué, il semblait que l'horloge du temps se fût bloquée dans une bienheureuse éternité. De son côté le jeune prince héritier de Prusse s'engoue pour l'idole, et multi-

plie les lettres flatteuses ; le « divin Socrate » se garde d'être en reste, et répond dans les mêmes termes au « Salomon du Nord ». Les faveurs de Versailles ne tardent pas à suivre celles de Potsdam. L'ami d'Argenson devient ministre des Affaires étrangères (1744), et pendant quelques années l'ancien pensionnaire de la Bastille accumule les dignités officielles, poète « lauréat » chantre de Fontenoy, fournisseur attitré des fêtes royales, historiographe de Sa Majesté, membre de l'Académie française, voire peut-être diplomate extraordinaire s'il peut jouer de son influence auprès du nouveau roi Frédéric II. La faveur de Voltaire monte avec celle de la Pompadour. Mais ce fragile édifice se dégrade rapidement. Émilie a la passion du cavagnole, et elle n'est pas fort riche. Qu'elle se méfie des fripons ! Cette phrase malheureuse, bien que lancée en anglais au Jeu de la Reine, sonne pour Voltaire le glas de la faveur royale. Il faut recommencer à fuir. Le couple se cache à Sceaux, puis échoue en Lorraine à la modeste cour du roi Stanislas. Pourquoi fallut-il qu'Émilie, qui détestait la poésie, allât s'enticher du plus fade des poètes, ce Saint-Lambert dont le destin fut de faire successivement le malheur de Voltaire et de Rousseau ? Elle disparut bientôt, victime de son infidélité, en mettant au jour le « fruit de sa faute », et laissa Voltaire seul de nouveau, sans but, sans domicile, et cela à l'âge de cinquante-cinq ans (1749) !

C'est alors qu'il se résigna, sans trop d'illusions, à accepter l'hospitalité de Frédéric et l'esclavage doré qui devait s'ensuivre. Au début pourtant sa nouvelle vie berlinoise l'enchantait, il soupe tous les soirs avec le roi, trône au milieu d'un cénacle d'esprits forts et de joyeux vivants. Il fait sa cour à la reine mère en lui lisant des chants de *La Pucelle*, qu'il lui présente comme un libelle antipapiste,

monte des comédies, et fait « histrionner » les propres frères du roi. Mais le chambellan en titre qu'il est devenu est en réalité préposé à la toilette grammaticale des œuvres du maître, qui se pique d'écrire des vers français. Peut-il se considérer de gaieté de cœur comme cette orange dont on presse le jus et jette l'écorce ? La boutade méchante du maître lui a été répétée par La Mettrie, et le poursuit ; deuxième sujet de rancœur : Frédéric est ladre, il rogne sur le chocolat et sur la chandelle. Voltaire n'est pas désintéressé non plus, toujours un peu à cheval, selon sa propre expression, « sur le Parnasse et la rue Quincampoix ». Une première affaire éclate. Voltaire est convaincu d'avoir agioté au détriment de la Couronne par l'intermédiaire d'un banquier juif, et il tombe en disgrâce à l'intérieur de son propre exil. Il s'humilie, le protecteur pardonne, mais leur animosité mutuelle n'attend plus désormais qu'une occasion pour se déchaîner ; ils la trouvent l'un et l'autre dans une querelle scientifique entre Maupertuis, autre protégé du roi, président de l'Académie des sciences de Berlin, et le leibnizien Koenig, que soutient Voltaire pour les besoins de la cause, après l'avoir tellement brocardé, jadis, du temps de Cirey. La *Diatribes du Docteur Akakia* atteint sévèrement le roi à travers son protégé. Elle s'imprime, l'Europe en fait des gorges chaudes, le chambellan rend sa clef, s'enfuit à travers l'Allemagne, avec les « poeshies » royales, destinées à faire rire toutes les cours. Mais Frédéric le poursuit et lui fait rendre gorge à Francfort. Ils continueront pourtant, vieux complices, à s'écrire...

Une fois de plus, l'éternelle question se pose : où trouver refuge contre les tracasseries des hommes, comment ruser avec les frontières ? Situation pénible quand on touche à la soixantaine. Voltaire essaya tout, il s'étourdit

dans les charmes de Madame Denis, sa nièce, s'enferma chez les bénédictins de Senones, puis songea à la calviniste Genève, dont apparemment les citoyens étaient libres, et assez philosophes. Quelques tâtonnements marqueront encore le choix d'une résidence définitive : d'abord *Les Délices* — mais avec cette sûreté qu'il montra souvent dans l'art de déplaire, il s'aliène le Grand Conseil en montant un théâtre précisément dans la ville de Calvin ; puis Monrion près de Lausanne, puis Tournay, Ferney, enfin, situé en France, mais de justesse, proche de la Suisse, mais aussi de la Savoie « un terrier à plusieurs trous ». Seigneur, indépendant, riche, arrivé, installé, il avait enfin trouvé son point d'équilibre, mais c'était un vieillard, ou plutôt, selon son expression, « un mort qui aurait oublié de se faire enterrer ». Il s'y survivra pourtant près de vingt ans, vieux gamin infatigable. Son perpétuel besoin de mouvement reflue dans ses activités philosophiques ; il y écrit une volumineuse correspondance, d'innombrables « rogatons et petits pâtés » servis tout chauds au public, et beaucoup de théâtre, comme toujours ; il y compose le *Dictionnaire philosophique*, administre ses terres, élève une église à Dieu ; l'esprit et le cœur innombrables, il soutient les bonnes causes, recueille les opprimés, et milite contre l'« Infâme » avec une sorte de frénésie et d'ubiquité intellectuelles. Louis XV avait raison, « on ne pouvait faire taire cet homme » ; le Ferney des dernières années ne peut se décrire qu'en termes de légende. Cette vie inquiète et agitée va se terminer en apothéose. A l'occasion de sa tragédie *Irène*, Voltaire « interrompt son agonie » pour venir recevoir, squelette en perruque, l'hommage délirant de la capitale (1778) ; après quoi, seulement, il se laissa mourir.

J. VAN DEN HEUVEL.

VOLTAIRE

Zadig ou la destinée
Micromégas
et autres contes

TOME II

FACE, COMMENTAIRES ET NOTES
DE J. VAN DEN HEUVEL

VOLTAIRE

*Zadig ou la destinée
Micromégas
et autres contes*

TOME II

PRÉFACE, COMMENTAIRES ET NOTES
DE J. VAN DEN HEUVEL

LE LIVRE DE POCHE

Ancien élève de l'École Normale Supérieure, professeur de littérature française à l'Université de Paris X, Jacques Van den Heuvel s'est consacré à l'étude de Voltaire et du XVIII^e siècle. Il est notamment l'auteur d'une thèse de doctorat ès lettres, *Voltaire dans ses contes*, parue chez A. Colin en 1968 et couronnée par l'Académie française.

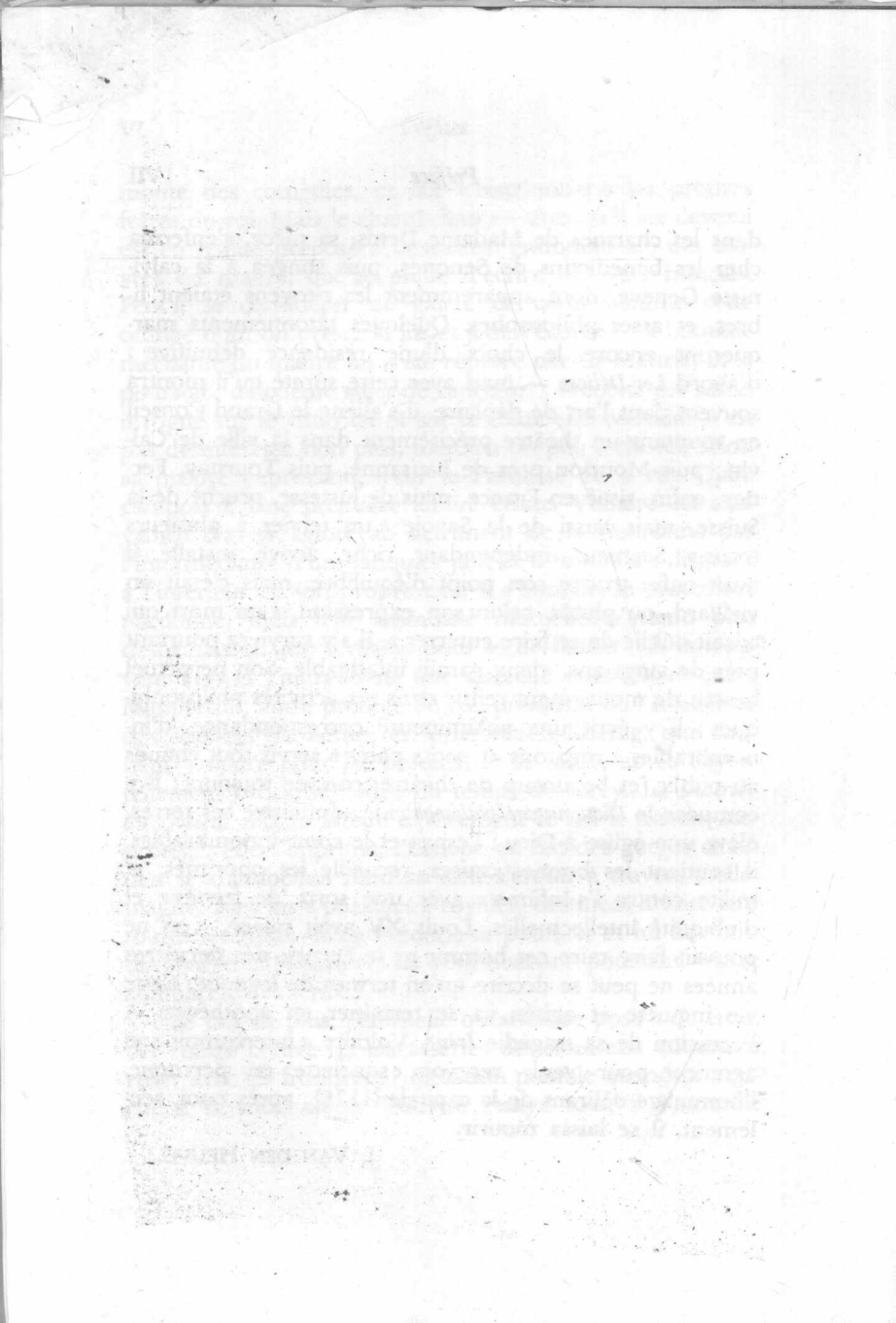
© Librairie Générale Française, 1983.

TABLE

<i>Préface</i> , de J. Van den Heuvel	1
ZADIG, OU LA DESTINÉE	7
MICROMÉGAS	93
L'INGÉNU	117
L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS	201
LES LETTRES D'AMABED	279
LE TAUREAU BLANC	341
HISTOIRE DE JENNI	385
LES OREILLES DU COMTE DE CHESTERFIELD	463
AVENTURE DE LA MÉMOIRE	489

COMMENTAIRES

L'originalité de l'œuvre	497
Les personnages	500
Le travail de l'écrivain	504
Le livre et son public	506
Pensées détachées	513
Chronologie succincte	518
Bibliographie	520
NOTES	523



ZADIG OU LA DESTINÉE¹

Histoire orientale

ZADIG parut d'abord sous le titre de Memnon, à Amsterdam, en juillet 1747. Malgré l'incertitude de ses souvenirs, — il semble avoir confondu deux séjours que fit Voltaire auprès de la duchesse du Maine en 1746 et 1747 —, Longchamp, le secrétaire de Voltaire, n'a pu inventer de toutes pièces les liens qui unissent à la cour de Sceaux la destinée du Memnon-Zadig : « Mme du Maine, raconte-t-il dans ses Mémoires, avait témoigné à M. de Voltaire son désir de le voir communiquer aux personnes qui composaient alors sa petite cour ces contes et ces romans qui l'avaient tant amusée lorsqu'il venait tous les soirs prendre son repas dans la ruelle de son lit, et que personne n'aurait soupçonné d'être sortis de la même plume qui avait écrit La Henriade, Œdipe, Brutus, Zaïre, Mahomet, etc. M. de Voltaire lui obéit. Il savait aussi bien lire que composer. Ces petits ouvrages furent trouvés charmants, et chacun le pressa de n'en pas priver le public. Il remontra que ces opuscules de société s'éclipsaient d'ordinaire au grand jour, et ne méritaient pas d'y paraître. On ne voulut point entendre ses raisons, et on insista tellement que, pour mettre fin aux sollicitations des personnes qui l'entouraient, il fut obligé de leur promettre qu'à son retour à Paris, il songerait

1. Voir les notes en fin de volume. Les notes en bas de page sont de Voltaire.

à les faire imprimer... Il fit choix d'abord de Zadig comme un des plus marquants. » Quoi qu'il en soit, le véritable Zadig paraîtra en septembre 1748, avec les épisodes du Basilic, des Combats et de L'Ermite (début). En 1752 sera ajoutée l'anecdote de Yébor; en 1756 sera supprimée celle d'Trax, et développée celle des Jugements (Le Ministre, Les Audiences). Quant aux deux morceaux intitulés La Danse et Les Yeux bleus, composés sans doute à cette époque, il les gardera par-devers lui, pour une raison inconnue, sans les publier. Par sa structure même, celle d'un récit largement étalé dans le temps, — et c'est là une nouveauté en regard des premiers contes, Zadig figure les désillusions, les abdications successives de Voltaire en face de son idéal. L'histoire commence comme le plus banal des romans : c'est l'évocation d'une plénitude de bonheur dans un état d'innocence pure. L'existence de Zadig, sans problèmes, sans obstacles, est rendue par la fluidité des phrases qui s'écoulent comme un rêve. Le héros est jeune, riche, beau, sage, intelligent, savant, heureux, et promis de ce fait à une enviable destinée. Tout le début fait songer à un conte bleu, ou encore à ces innombrables productions de la Romancie utopique et généreuse qui avaient fleuri au XVII^e siècle. Mais très vite vont fondre sur ce « juste » les pires catastrophes. Fuyant Babylone pour échapper au plus cruel des supplices, et faisant un retour sur son passé, il dénonce longuement le scandale de la Destinée : « Qu'est-ce donc que la vie humaine ? O vertu ! à quoi m'avez-vous servi ? » L'ironie du sort semble avoir fait de Zadig une vulgaire marionnette entre les mains d'on ne sait quelle puissance aveugle, incohérente dans ses manifestations. Pourtant, si l'on considère toutes ses aventures, non plus au jour le jour, mais d'une manière rétrospective et à la lumière du dénouement, on s'apercevra qu'en réalité il n'y a pas de hasard : plus le cheminement de l'histoire est long et capricieux, plus s'affirme en profondeur l'existence d'un ordre providentiel. Il y a comme une structure cycloïdale de Zadig qui fait qu'en fin de compte aucune expérience n'est perdue et que, sur le plan de la

technique romanesque comme sur celui de l'existence du héros, tous les détails concourent strictement à l'édification de l'ensemble. A condition d'être interprétée globalement, la destinée de Zadig offre un sens; les autres destinées que Zadig et l'ermite croisent sur leur chemin, pour absurdes qu'elles paraissent, ont le même aspect providentiel. Par une symbolique très habile — composition en « abysme » — Voltaire a disposé à l'intérieur de son récit principal de petites anecdotes qui apportant le même enseignement élargissent à l'ensemble de l'humanité les problèmes que posait l'existence du seul Zadig. « Apprenez, dit l'ermite à Zadig, que sous les ruines de cette maison où la Providence a mis le feu, le maître a trouvé un trésor immense; apprenez que ce jeune homme, dont la Providence a tordu le cou, aurait assassiné sa tante dans un an, et vous dans deux. » Apprenez, aurait-il pu ajouter avec la même vraisemblance, que sous les décombres de votre propre existence se trouvent deux joyaux des plus précieux : l'amour d'Astarté et le trône de Babylone.

A ne lire que le récit des aventures de Zadig, sans se soucier d'aucun commentaire, on s'aperçoit que la Providence y manifeste ses vues d'une manière qui peut sembler sur le moment bien obscure, mais qui devient à la longue éclatante. Elle a les moyens qui lui sont propres pour faire triompher le principe du meilleur. Dans les années 1745-1747, Voltaire est loin d'en être tout à fait quitte avec Leibniz et sa Théodicée...

V. den H.